

SARAH

*My house in Budapest
 My hidden treasure chest
 Golden grand piano
 My beautiful Castillo
 You
 Ooh, you
 Ooh, I'd leave it all'*

La radio a lancé la chanson de George Ezra à l'instant où Sarah se glissait sous la douche. Elle arrête son mouvement et revient vers l'appareil. Elle pousse le volume au maximum avant de se faufiler sous le jet presque brûlant. Elle commence à fredonner les paroles, puis se laisse emporter, les entonne à pleins poumons et avale de travers l'eau qui coule à grands jets du pommeau. Elle attend la dernière note pour couper l'eau. Elle sort prudemment, s'enroule dans une serviette qu'elle attrape au passage et elle se pose quelques secondes, debout face à la fenêtre entrouverte, profitant d'un léger courant d'air sur sa peau encore humide. Le

1. *Ma maison à Budapest/Mon coffre au trésor caché/Piano à queue d'or/Ma belle Castillo/Pour toi/Je laisserais tout.*

jardin est gai, vert et fleuri à souhait. Elle peut sentir les effluves floraux qui s'en échappent d'où elle est. Elle s'extirpe de sa contemplation et se rapproche du miroir et du lavabo.

Cet effet incroyable du footing.

Après quarante-cinq minutes d'efforts dans une tenue qui ne ressemblait à rien, elle a le visage toujours rouge et un début de crampes dans les mollets, mais tout ce qu'elle ressent, c'est la fierté d'avoir remonté la valleeuse sans marcher une seule fois, la satisfaction du devoir accompli et l'impression d'être capable d'à peu près tout.

Et cela tombe bien.

Car aujourd'hui elle va jouer gros.

Le gîte qu'elle a mis sur pied il y a quelques années est menacé. Un entrepreneur s'est mis en tête de construire un complexe hôtelier sur le terrain qui jouxte le sien. Elle jette un œil par la fenêtre. Là où elle voit les hautes branches des peupliers se frotter les unes aux autres dans la brise du matin, son regard pourrait bientôt tomber sur une piscine et un snack-bar. Son refuge familial aux airs de paradis, ses chambres d'hôtes et son gîte prendraient un air beaucoup moins bucolique avec un voisinage de cette nature.

Elle est convoquée à l'hôtel de ville à quatorze heures.

Le maire, jusqu'à présent, avait toujours chanté les louanges du clos des Reinettes et soutenu sans faille « l'hôtellerie modeste mais authentique » qu'elle propose au sommet de la valleeuse d'Antifer. Mais elle sent que son appui est en train de vaciller, ébranlé qu'il est par les arguments du projet touristique qu'on lui fait miroiter.

Une première réunion de négociation, lui a-t-on dit.

Sauf qu'elle n'a absolument aucune envie de négocier quoi que ce soit. Si des professionnels expérimentés du tourisme ont réussi à convaincre l'élu des retombées

économiques que générerait l'installation d'un camping cinq étoiles à quelques dizaines de mètres de chez elle, elle ne s'avoue pas vaincue pour autant.

Elle est propriétaire d'une partie, d'une toute petite partie, certes, de la parcelle convoitée. Son accord est indispensable pour la concrétisation du projet et c'est naturellement son atout maître. On lui en propose une véritable fortune. Quand elle a avancé que l'installation de ce complexe touristique au bout de son verger signerait l'arrêt de mort de son gîte, ils n'ont pas dévié d'un degré la trajectoire de leur projet. « Ils », c'est le groupe Vent d'ouest, qui gangrène la côte normande depuis plusieurs années en creusant partout où la rentabilité touristique lui paraît sous-exploitée. Cette chaîne est plutôt reconnue pour ses hôtels de luxe, mais elle semble vouloir développer un nouveau segment d'activité et elle a jeté son dévolu sur le plateau de la vailleuse d'Antifer pour bâtir son terrain d'entraînement.

Tout en se préparant, Sarah reprend mentalement les arguments qu'elle a préparés pour la commission en s'efforçant de rester le plus objective possible. Elle essaie de mettre de côté les émotions qui l'étreignent à l'idée de voir ses efforts et l'investissement des dernières années balayés par ce projet vide de sens, mais elle ne peut pas empêcher ses pensées d'emprunter le chemin parcouru depuis cinq ans.

Elle a tout quitté en 2010 pour réaliser son rêve et entraîner sa famille ici. Les premiers temps ont été un peu rudes, mais ils se sont fait leur place, et le clos des Reinettes jouit d'une très bonne réputation. Le gîte et la chambre d'hôtes sont réservés pratiquement tous les week-ends du printemps à l'automne, et pendant toutes les vacances scolaires. Les jours et les semaines se suivent à un rythme soutenu. Noémie est à l'école du

village en CE2, Agathe, au lycée au Havre, à vingt kilomètres, et elle-même se partage entre le gîte et son temps partiel chez Didier et Prune, propriétaires et gérants du traiteur situé sur la commune. Cette organisation familiale, réglée comme du papier à musique, est pourtant incomparablement plus reposante que la frénésie parisienne que Sarah n'a jamais regrettée.

Cinq ans aussi qu'elle et Daniel sont séparés. Une crise conjugale qu'ils n'ont pas réussi à surmonter. La réconciliation était à portée de main, mais Sarah s'est redécouverte à travers les blessures d'amour-propre qu'elle a dû soigner, à l'époque. Daniel habite au Havre, désormais, et ils ont su renouer, pour leurs deux filles, des relations pacifiées. La vie avec lui semble désormais appartenir au passé. Elle a appris à se reconstruire sur d'autres fondations que ses souvenirs.

Elle secoue la tête pour rassembler ses esprits et revenir à ce qui doit faire l'objet de toute sa concentration : le rendez-vous de quatorze heures.

Elle doit trouver les arguments et le ton pour convaincre le conseil municipal. Dans cette histoire, le village aurait plus à perdre en image et en notoriété qu'à gagner en revenus fiscaux et en retombées économiques. Elle compte sur le bon sens des uns et des autres, et sur l'attachement qu'ils portent à la sauvegarde et à la protection de leur campagne.

Elle enfle son chemiser rose pâle et le pull en cachemire clair dans lequel elle se sent bien. Son pantalon la serre un peu à la taille, mais elle n'a que celui-ci d'un peu élégant. Elle décide de booster sa confiance en elle en chaussant des escarpins et en rehaussant son visage d'un trait d'eye-liner et d'un rouge à lèvres un peu vif. Elle n'insiste pas sur le blush... Le footing lui a donné

suffisamment bonne mine... Elle prend un peu de recul et se regarde dans la psyché antique de sa chambre.

– Je vais y arriver, dit-elle à voix haute en posant de manière affirmée ses mains sur ses hanches.

Elle descend les premières marches de l'escalier en colimaçon, se ravise, se déchausse et finit la descente en se maudissant de n'avoir pas pris le temps d'étirer ses muscles désormais endoloris. Elle se prépare un café en débarrassant la table du petit-déjeuner. Comme tous les matins, l'endroit a été laissé à l'abandon après le départ en tornade des filles pour l'école. La maison doit être impeccable. Elle attend un client qui arrive en fin d'après-midi. Un drôle de personnage au téléphone, peu loquace, un zest énigmatique. Elle reçoit rarement des solitaires ; elle est plutôt coutumière des familles ou des couples en mal de plein air. Elle verra bien. Chaque chose en son temps.

Il n'y a que deux véhicules garés devant la mairie. Elle stationne un peu plus loin, près de l'église, pour se donner un peu de répit, le temps de respirer quelques secondes avant le moment redouté. Elle ne sait trop à quoi s'attendre. Elle a soudainement l'impression d'aller se jeter dans la gueule du loup, de s'être trop peu préparée... Elle a décidé de livrer ce combat seule, en espérant que cela n'ira pas plus loin. Ses amis sont à peine au courant de ce qui se trame, et ce n'est pas faute d'être concernés par les enjeux pesant sur la décision qui est sur le point d'être prise. Prune et Didier, ses employeurs, certes, mais surtout ses plus fervents soutiens depuis son installation en haut de la vallée, vouent un attachement sincère et entier aux paysages tranquilles qu'ils côtoient depuis leur enfance. Matthieu et Lise, ses voisins, seraient sans doute attristés de voir le petit

chemin qu'ils sont pratiquement les seuls à fouler pris d'assaut par des vacanciers à la recherche de sensations moins romantiques. Une piscine à toboggan et une discothèque figurent notamment parmi la liste des équipements qui sont affichés sur le projet qu'elle a vu passer sous ses yeux.

Elle fait face à la porte, inspire fort et la pousse.

Ses pas résonnent dans l'entrée au haut plafond. La pièce est déserte. Sarah tend l'oreille, à l'affût d'indices qui pourraient lui indiquer le lieu vers lequel elle doit se diriger. Elle n'attend pas longtemps. Un éclat de rire s'échappe du bureau du fond. Celui du maire. Elle ne bouge pas, patiente encore quelques instants, et un second rire, plus grave celui-ci, répond au premier, comme une confirmation à l'adresse de Sarah. Elle est pile à l'heure. Elle réajuste la lanière de son sac à main, s'avance, moins sûre d'elle que jamais, d'un pas décidé vers la porte d'où s'échappent ces manifestations de bonne humeur.

Trois petits coups sur la porte en bois. Elle perçoit à travers la cloison des pas lourds qui s'approchent. La pièce s'ouvre sur monsieur le maire en personne, M. Erbolle, qui l'accueille avec un sourire jovial. C'est un homme d'une bonne quarantaine d'années, qui a un physique de bon vivant, comme on dit parfois. Assez grand, les épaules larges, il a un visage encadré par des cheveux encore très bruns et une barbe assez fournie.

– Madame Delerre. Bienvenue. Nous vous attendions. Entrez donc !

Elle serre la main qu'il lui tend et reconnaît derrière lui le promoteur à l'origine de ce rendez-vous. Après une seconde d'hésitation, elle se dirige vers lui. Il est installé au fond d'un fauteuil et n'a pas pris la peine d'amorcer un mouvement pour se lever.

– Monsieur Garon ? vérifie-t-elle malgré tout.

– Bonjour.

Il lui tend la main, se soulève à peine avant de retomber lourdement dans le siège duquel il semble s'être extirpé avec effort.

Monsieur le maire s'approche du petit salon, invite Sarah à s'asseoir et prend un fauteuil lui-même. Sur la table basse sont encore posés deux verres d'où s'échappent des effluves d'alcool tourbé. Ils ne se sont pas contentés de déjeuner : la complicité transparait entre les deux hommes avant même le début des échanges, pense, désabusée, Sarah.

– Alors, madame Delerre ? Vous avez pu réfléchir un peu à notre projet ? Monsieur Garon m'a fait comprendre qu'il vous avait fait une très jolie proposition pour votre parcelle ?

Elle ne dit rien. Le fait que le conseil municipal n'ait pas été réuni la déstabilise profondément et il faut qu'elle se ressaisisse. Elle ne pensait pas faire face à ces deux seuls hommes. Le maire jette un regard entendu vers le promoteur avant de poursuivre :

– Monsieur Garon m'a assuré de sa compréhension vis-à-vis de vos réserves. Il m'a laissé entendre qu'il était prêt à faire un geste supplémentaire.

Elle le laisse parler. Elle essaie de ne rien montrer de ce qu'elle ressent. Elle reste concentrée désormais sur ce qu'elle a à dire, elle ne veut pas se laisser influencer par ce qu'elle entend. Le maire doit prendre son silence pour un acquiescement et poursuit :

– Nous n'en sommes qu'aux débuts, vous le savez bien. Toutes les démarches restent à faire ou presque. Mais vous n'êtes pas sans ignorer que la construction de ce complexe aurait des retombées extrêmement intéressantes pour la commune.

Sarah regarde son voisin : le promoteur Garon ne semble pas concerné par ce qui se joue. Il regarde son smartphone de manière à peine discrète, lève les yeux de temps à autre sur le maire. Il fait comme si elle n'était pas là. Plus précisément, il l'ignore ostensiblement. Elle ne représente qu'un obstacle mineur pour lui. Il a suffisamment préparé le terrain en amont pour ne pas se sentir menacé par son refus de céder son petit bout de verger. Il fait acte de politesse en acceptant de jouer la comédie, pour rester dans les bonnes grâces du maire qui a dû lui demander de participer à ce simulacre de négociation. Il est jeune, trente ans, trente-cinq tout au plus. Les cheveux très courts, châains, un visage carré, assez sévère. Elle n'a pas pu vraiment se faire une idée de sa taille compte tenu de son manque d'empressement à se lever, mais il a l'air grand. Sa posture actuelle exprime l'inverse, mais il a un physique plutôt sportif, ou des vêtements bien coupés. Il a l'allure et l'attitude de quelqu'un habitué à obtenir ce qu'il veut. L'incarnation de la confiance en soi. Le yin et le yang, lui et moi, se dit Sarah, qui s'aperçoit qu'elle le dévisage depuis plusieurs secondes.

Elle en a perdu le fil du discours que le maire lui récite depuis le début de cette drôle de réunion.

– Alors, Sarah ? Vous permettez que je vous appelle Sarah ? Pensez-vous qu'on puisse trouver un terrain d'entente... sans mauvais jeu de mots ?

Il est satisfait de sa plaisanterie et étouffe un rire dans sa barbe. Elle sourit par politesse. C'est à toi maintenant, s'encourage-t-elle. Tiens-t'en à ta ligne. N'en dévie pas. Quoi qu'ils disent. C'est quitte ou double, de toute façon.

PIERRE

L'air s'est rafraîchi brutalement. Il remonte le col de sa veste et s'enfonce un peu plus dans l'angle du mur au creux duquel il s'est blotti. La nuit tombe, mais la lune est pleine et elle irradie le ciel d'une lumière blanche presque surnaturelle. Elle lui permet de poursuivre l'exploration de son carnet. Il est arrivé à la période où tout a commencé. Le mois de septembre 2014. Une belle matinée. Il sait qu'à partir de cette page, il va revivre une période tumultueuse, mais, désormais, il en connaît l'issue et il regardera ses notes et ses croquis sous un œil certainement différent. Peut-être parviendra-t-il à repérer des indices prémonitoires, des pistes qui auraient pu lui épargner le virage que la vie lui a fait prendre... Il ferme les yeux un court instant et tourne la page. Pour la première journée de ce mois de septembre, il avait illustré ses mots de deux dessins sommaires, une enveloppe sombre, et un personnage rapidement croqué, un homme qu'il a caricaturé à de nombreuses reprises au fil des pages précédentes, qui semble courir d'une manière gauche. Il ne peut s'empêcher de sourire. Il

pose ses mains sur ses cuisses, de manière à maintenir le cahier ouvert, et laisse ses souvenirs remonter à la surface.

Il se revoit arriver au travail ce matin-là, sentir que quelque chose est arrivé.

Il voit le directeur qui arpente l'accueil à grands pas, qui navigue de la banque d'accueil à son bureau, puis qui décroche son téléphone portable en faisant des gestes à la cantonade, comme pour intimer à un public imaginaire de se taire. Il se fige brutalement, part d'un rire franc et sonore et se remet à chuchoter à son interlocuteur mystérieux en courbant le dos et en rentrant la tête dans ses épaules.

Le silence qui règne dans le hall, encore désert à cette heure matinale, accentue les traits absurdes de la situation.

Il a l'air un peu fou, se dit Pierre. À se demander si dix années dans cette maison ne lui ont pas embrouillé l'esprit. Il se détourne de cette vision burlesque et va saluer Mireille, bien droite derrière son bureau d'accueil et qui semble, elle aussi, observer d'un regard amusé ce qui se déroule devant elle. Un grand sourire s'imprime sur son visage quand elle voit Pierre s'approcher de son petit pas tranquille.

– Vous avez bonne mine aujourd'hui.

Ils ne se sont jamais départis de ce vouvoiement. Pierre a accueilli Mireille quand elle a été embauchée une petite dizaine d'années auparavant. Il lui a présenté les lieux, expliqué le fonctionnement et même donné, mine de rien, quelques conseils pour conserver sa place. Ce « vous » qu'ils ont employé en gage de respect mutuel au début est resté et enveloppe leur relation d'un petit côté désuet qui la rend charmante. Elle le remercie du compliment et le met en garde d'un coup d'œil qui s'en-

vole vers le directeur, toujours en pleines pantomimes. Il acquiesce sans poser de questions et prend l'enveloppe qu'elle lui tend, comme presque chaque matin.

Il rejoint le gymnase. Il n'y a pas de vestiaire à proprement parler pour le personnel du Domaine. Alors, le temps de se changer, les salariés se rendent à la salle de sports du château, en sous-sol, où, derrière le SPA, une alcôve est aménagée à cet effet. L'accès en a été savamment étudié pour que ne se croisent pas les deux publics ayant accès à la salle.

Si Pierre aime son travail, c'est surtout pour les personnes qu'il a la chance d'y côtoyer. Sa place dans l'institution lui permet de croiser tout le monde : les secrétaires, le personnel médical et de rééducation, les visiteurs du quotidien et ceux du dimanche. Devant une ampoule à changer ou une fuite dans les toilettes, chacun est sur le même pied d'égalité. Il lui arrive aussi d'être interpellé par les « clients », ceux et celles qui sont en longs séjours ou qui reviennent à intervalles réguliers et qu'il a appris à apprécier la plupart du temps. Quand on lui demande de parler du lieu dans lequel il travaille, il est bien en peine de trouver les mots justes. Ce n'est pas un centre de soins de suite ou de rééducation, encore que... Ce n'est pas non plus une maison de repos, ni un hôtel de luxe. Cela aurait pu être, pour être au plus près de la réalité, un mélange savamment dosé de toutes ces appellations, la dernière étant ce qui s'en serait approché le plus, vu de l'extérieur.

Il n'y a pas de documentation. Pas de site Internet non plus.

Le Domaine. Simplement Le Domaine. Comme si le château et ses dépendances incarnaient l'essence même du mot. C'est une adresse qui se glisse discrètement, entre gens fortunés et de bonnes manières. Ces critères

semblent être ceux qui prévalent pour être admis dans le cercle. De sa place, Pierre n'a, bien sûr, pas accès aux documents qui régissent le processus d'admission, mais, de cette même place, il pourrait dire que l'argent est omniprésent. Il entend des bribes de conversation : burn-out, dépression, convalescence, cicatrisations. Il y a même eu une période, lointaine désormais, où des enfants naissaient au Domaine, a-t-il cru comprendre. Il pourrait s'instruire davantage s'il le souhaitait, mais il n'est pas curieux et il ne se nourrit pas de ce qui ne le regarde pas.

Et ce qui le regarde au Domaine, c'est ce qui ne se voit pas. Il répare, entretient, rénove les articulations capricieuses du bâtiment depuis bien longtemps. Il connaît chaque recoin. Il a appris, à ses dépens bien souvent, à apprivoiser les curiosités de la demeure, ses circuits cachés, ses réseaux parallèles, ses installations modifiées par strates successives. Pierre a un lien particulier avec les lieux. S'il y travaille depuis toujours, ses souvenirs d'enfance sont également attachés à ces murs.

Il décachette l'enveloppe qui contient les urgences du jour, celles qui ne pourront pas attendre. Changer un joint dans une salle d'eau et sécuriser une prise électrique qui a mystérieusement fondu dans la nuit. Mireille a pris soin de lui rappeler que le paysagiste fait son intervention trimestrielle aujourd'hui et qu'il faudra lui accorder du temps.

Elle a aussi livré l'information du jour. Celle qui est à l'origine de l'excitation du directeur. Comme Pierre le pensait, il s'agit de l'arrivée d'une cliente un peu particulière. C'est une habituée des lieux. Elle a déjà fait trois séjours, toujours en urgence, avec des consignes de sécurité assez strictes, vis-à-vis des autres clients, mais aussi du personnel. Une personne extrêmement

exigeante, absolument désagréable, invraisemblablement agressive. Elle semble tenir son droit d'accès au Domaine grâce à la fortune et la générosité de sa mère, une très célèbre comédienne.

Son arrivée est une nouvelle qui peut réjouir le directeur et les associés. Chacun de ses séjours a, selon Mireille, permis de renflouer les caisses du Domaine. Mais c'est de mauvais augure pour Pierre. Non seulement la liste de ses volontés en matière d'aménagement mobilier est toujours interminable, mais, pour une raison inconnue de lui, elle semble aussi l'avoir pris particulièrement en grippe. Si ses volontés sont aussi volatiles que les fois précédentes, il devra essuyer le venin de ses paroles presque quotidiennement...

Mireille sait bien tout cela. Aussi a-t-elle pris soin de transmettre l'information avec la plus grande sobriété :

– Virginie Fischer arrive demain.

Il n'est pas d'un tempérament anxieux et est très rarement soucieux.

Mais l'évocation de cette personne le plonge décidément dans un drôle d'état. Personne ne sait plus trop pourquoi elle est si célèbre. Il essaie de se rappeler, se remémore les dernières discussions qu'il a eues avec Mireille. Est-ce le fait qu'elle soit la fille de la plus célèbre comédienne française ? L'ex-femme d'un réalisateur oscarisé ? Ou ses frasques des dernières années ont-elles suffi à rendre son nom si familier ? Elles ont été tonitruantes : le best-seller qu'elle avait écrit s'est avéré être le plagiat d'une correspondance privée qu'elle avait reprise à son compte. Le scandale est venu de la presse du même nom. Aucun procès officiel n'a eu lieu, et le véritable auteur est resté anonyme, mais le nom de Virginie Fischer a été traîné dans la boue pendant de très longs mois, et sa réaction a été explosive : dégradation

de matériel, troubles divers à l'ordre public, ivresse, insultes... Elle s'est donnée tristement en spectacle.

Pierre a été présent lors de chacun des séjours qu'elle a faits au Domaine et peut témoigner de l'inutilité de ces cures sur le personnage. Quels que soient les troubles qui l'ont toujours agitée, avant ou après cette malencontreuse histoire, aucune maison ne pourra jamais la guérir, il en mettrait sa main au feu.

Il referme son casier, boutonne le haut de son col, vérifie son apparence devant le miroir du vestiaire. Il trouve qu'il a un peu grossi. S'il était moins gourmand ou si sa femme Catherine était moins douée en cuisine... Pierre n'a jamais aimé le sport ; alors, à l'approche de la cinquantaine, sans modifier ses habitudes alimentaires, il en paye les pots cassés, c'est un peu logique. Il rentre le ventre, redresse les épaules, creuse ses joues... et éclate de rire. Si on le voyait faire ! Il serait bien gêné d'être surpris en flagrant délit de coquetterie.

Sa bonne humeur est revenue. Oubliée, l'arrivée de la terrible Virginie Fischer !